

ger est souvent tenté de prendre l'un pour l'autre. Ceci donne lieu à des erreurs inséparables de l'étude d'une langue et surtout d'une langue aussi minutieuse que la nôtre, et forme quelquefois un sens assez plaisant. Nous en donnons pour exemple la lettre suivante, dans l'espérance que ceux qui apprennent le français, en observant les mots détournés de leur véritable acception, et les locutions vicieuses qu'elle renferme, apprendront à les éviter ; et que les personnes qui possèdent déjà notre langue ne laisseront pas d'y trouver quelque amusement.

—  
Lettre d'un Anglais qui apprend le français à Paris.  
—

“ Comme j'ai fait le jurement (*serment*) de toujours parler le français tant que je ne saurais pas ce langage (*cette langue*), ne trouvez pas méchant (*ma. is*), mon ami, que je m'en serve pour vous dire ce qui m'est arrivé sur le chemin (*en route*).

“ J'ai d'abord percé (*traversé*) la Belgique, où j'ai eu un dissemblable (*diférend*) avec le commis des impôts de côté (*indirects*); mais ce n'est rien en similitude (*comparaison*) de ce qui m'est arrivé en entrant en France ; à propos de quelques tomes (*livres*) de tabac, j'ai dû payer le noyau (*Famende*). Il est vrai que j'y avais été pris du temps des droits rassemblés (*réunis*).

“ Il ne nous est rien abordé (*arrivé*) ensuite, si ce n'est qu'en sortant d'une pétrine (*gorge*) de montagne, un troupeau de bouillie (*baufs*) a effrayé nos imbéciles (*animaux*) qui ont pris le défunt (*mors*) aux dents. Heureusement nous n'avons pas répandu (*versé*).

“ Je me satisfais (*plais*) beaucoup à Paris. J'ai déjà vu le Luxembourg, Notre-Femme (*Notre-Dame*), le théâtre de la Joie (*de la Gaité*), le Louvre, l'Opéra et autres tombeaux (*monuments*). A cinq heures, je vais chez le réparateur (*restaurateur*) et souvent ensuite aux Diversités (*Varétés*), où je ris comme un insensé (*un fou*).

Je me peins (*figure*) que vous serez bien étonné de mes avancements (*progrès*) dans le français, quand vous saurez que je l'ai enseigné (*appris*) tout solitaire (*seul*) sans ouvrir une seule fois ma grand'maman (*grammaire*).”

## La Revue Canadienne.

MONTREAL, 6 SEPTEMBRE, 1845.

### Notre Revue et son avenir.

En présentant le premier numéro du second volume de notre publication au public Canadien, il est doux, bien doux pour nous de renouveler et d'offrir en même temps nos vifs sentiments de gratitude pour l'intérêt de plus en plus bienveillant qu'on a bien voulu prendre au sort de la Revue. En entrant dans la carrière, nous avons été accueilli par

le public avec bonté, par le journalisme avec cordialité. Chacun nous souhaita la bienvenue, de son mieux, nous tendit une main amie et fit des vœux bien ardents pour la prospérité de cet enfant de la pensée, qui venait, au milieu de la presse provinciale, non pas arborer le drapeau des partis politiques, non pas augmenter cette grande clameur qui souvent agite les esprits et les porte à des spéculations oiseuses et inutiles, sans améliorer l'état de la société, mais qui venait appeler la jeunesse du pays au festin de l'intelligence, qui, en leur présentant sous des formes embellies, agréables, le vaste domaine de l'esprit, leur montrait cette terre promise à ceux qui la cultivent et qui y travaillent.

Nous le disions en commençant notre tâche, et c'était une pensée intime profondément méditée, envisagée sous toutes ses faces, pendant plusieurs années, le but de notre journal était de populariser dans notre Canada la belle littérature de la France, d'entretenir le feu sacré de la nationalité Canadienne-Française qui est tout entière dans le bel idiôme que nous parlons, et dans les mœurs policées de nos ancêtres.

Notre pensée et notre but ont été promptement compris par nos compatriotes et la réalisation a surpassé nos espérances. La récompense que nous avons trouvée dans les sympathies du public, a été grande, solide et bien au-dessus de nos faibles efforts.

Cependant il y avait des obstacles matériels, dans l'état peu avancé de notre société, il s'élevait quelques doutes sur le succès d'une entreprise de ce genre, déjà tentée, mais sans fruit, et cela pouvait retarder nos progrès ; aujourd'hui ces obstacles n'existent plus et il n'y a rien pour empêcher notre Revue de marcher dans la voie de popularité qu'on lui a faite. Mais notre mission n'est qu'à demi remplie, la moitié de la lice seulement est parcourue. Nous sommes entré au salon et dans nos meilleures maisons canadiennes ; là nous avons conté, nous avons causé, en fortablement assis au coin du feu. Nous avons passé un agréable quart d'heure avec des récits amusants et attrayants par la forme et instructifs par le fonds. La bonne maman nous reçoit avec un gracieux sourire, et la brillante jeune fille avec joie. L'une attend de nous un trait historique, un drame quelconque où le vice hideux fasse frémir d'horreur et répugne, où la vertu soit douce, belle et simple, comme cet enfant chéri dont elle veut former l'esprit et le cœur, l'autre sait qu'elle trouvera dans nos colonnes, une jolie nouvelle embellie de tous les charmes dorés de l'imagination, qui fera palpiter de plaisir et d'intérêt son cœur vierge et pur, qui réveillera en elle ces admirables sentiments qui sont à la vie et à l'existence. Les jeunes filles ce que le parfum est aux fleurs. Le jeune homme, à l'esprit plus solide et plus sérieux, y trouve les progrès de l'intelligence par toute la terre, et peut suivre par la pensée la France, la terre de ses pères,

dans cette carrière de gloire et de civilisation où elle marche à la tête du reste de l'univers.

Nous ne sommes qu'à la moitié de notre mission, car du toit somptueux du riche, du salon de l'homme opulent, nous ne sommes pas passé assez souvent dans la plus humble maison des classes inférieures, et c'est là pourtant qu'il faut aller, c'est l'homme de tous les états, de toutes les conditions indistinctement, celui qui surtout fait et compose le peuple, c'est lui qu'il faut civiliser ; c'est à lui qu'il faut montrer les merveilles de cet esprit Français, les beautés de cet idiôme qu'il parle, et que parleront ses enfants, c'est celui qui cultive ce sol du Canada, qui le défriche et qui, sans le savoir, véritable pionnier de la civilisation, étend chaque jour les limites de l'état et en augmente la véritable richesse ; c'est à lui que nous voudrions arriver, c'est sous le chaume de nos cultivateurs que nous voudrions nous asseoir ; là, après les journées d'été, quand il se délasse au milieu de ses enfants, des fatigues du jour ; ou bien encore dans les longues soirées d'hiver, au coin de lâtre qui pétille, nous aimerions à voir le jeune homme ou la jeune fille prendre notre *Revue* et lire à la famille une histoire des temps passés ou du temps présent, une légende, un souvenir qui rappelle une tradition, un fait important, une découverte intéressante qui peuvent influer sur les destinées de l'humanité. L'éducation fait des progrès chaque jour, et il n'est pas impossible que nous parvenions avant longtemps, au but où nous tendons, si éloigné qu'il puisse paraître. Il n'est pas impossible de propager le goût des lectures intéressantes, utiles et instructives dans toutes les classes de la société, chez le marchand, chez le cultivateur, chez l'artisan ; ce goût là donnera de la force, du nerf à tout ce qui constitue la nationalité Canadienne-Française. Dans ces derniers temps, il s'est répandu prodigieusement, et il se répandra encore plus ; de jeunes têtes, bien douées de la nature, s'agitent et commencent à comprendre qu'il est possible d'avoir une littérature Canadienne, qu'il nous faut une histoire, un passé, un avenir, que le ciel est l'inspirateur ici comme ailleurs, et que notre sort est tout entier dans notre intelligence et notre industrie. Amis, c'est à vous surtout que nous nous adressons, vous qui avez si bien compris notre pensée et qui partagez nos espérances et nos travaux, et à vous aussi jeunes gens qui avez fondé et qui composez L'INSTITUT-CANADIEN, vous qui vous êtes associé dans une grande et noble confédération d'avancement intellectuel, vous qui avez conféré sur nous l'honneur d'être des vôtres, et vous tous enfin qui composez la jeunesse éclairée du pays ; c'est à vous, l'espérance de la patrie, que nous nous adressons.

Nous devons être tous ensemble les premiers apôtres de cet évangile de l'intelligence, qu'il faut prêcher au peuple partout le pays ; chaque